

Tous péguystes ?

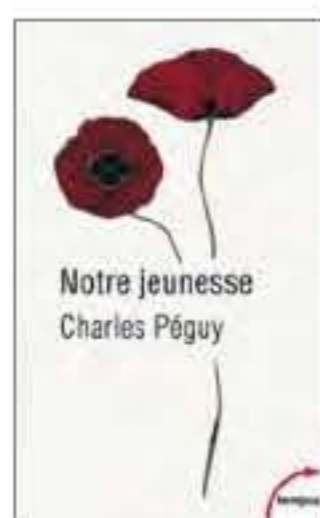
Chiche !

Cent ans après sa mort, le prophète de "Notre jeunesse" semblerait (presque) consensuel. Pourtant, sa postérité est très hétéroclite, comme en témoigne la diversité des contemporains qui, d'Alain Finkielkraut à Yann Moix ou à Fabrice Luchini, se réclament de lui.

PAR SALOMON MALKA

On entre dans un mort comme dans un moulin. » Ce mot de Jean-Paul Sartre, qu'il aurait pu s'appliquer à lui-même, convient encore mieux à Charles Péguy, dont on a célébré le centenaire de la mort il y a deux ans, mais qui reste présent sur tous les fronts, et notamment celui de l'édition puisqu'on vient de rééditer dans la collection « Tempus » de Perrin le sublime *Notre jeunesse* qui n'a pas pris une ride.

Inscrite initialement dans le rythme de publication régulier des *Cahiers de la quinzaine*, l'œuvre a connu depuis une extraordinaire postérité. Tout le monde s'y reconnaît. Tout le monde s'en réclame. Tout le monde la revendique. Benoît Yvert, directeur de Perrin, à l'origine de la nouvelle édition, confesse qu'il relit ce livre tous les deux ou trois ans, et qu'il figure parmi les 10 ouvrages de prose qui l'ont le plus marqué. Cette publication, il en a eu tout d'un coup très envie parce qu'il trouvait que le moment était bienvenu, et que la dimension politique avec Jaurès, l'approche d'une véritable laïcité, l'aspiration chrétienne en dehors des dogmes, l'attachement à la République en même temps qu'à la justice et à l'universel..., sur tous ces sujets, Péguy reste « un esprit nourricier » et *Notre jeunesse*, une œuvre



Le sublime "Notre jeunesse", réédité dans la collection "Tempus" de Perrin, n'a pas pris une ride.

CHARLES PÉGUY
Intemporel,
novateur,
prophétique.



lee / leemage

intemporelle. Intemporelle ? Carrefour Saint-Germain-des-Prés sous un soleil d'hiver. Au premier étage de la brasserie Lipp auquel on accède par un étroit escalier, c'est le « café Péguy » qui se réunit chaque deuxième lundi du mois. J'ai à mes côtés la délicieuse Odile Giraud-Péguy, petite-fille et gardienne du temple. Nous assistons à une séance de lecture commentée organisée par l'Amitié Charles Péguy. On lit aujourd'hui (Violaine Mellet-Barthélemy) des passages de *Clio*. « Qu'est-ce que vivre l'Histoire ? s'interroge l'orateur, Denis Labouret. C'est la question que pose Péguy. Et peut-être que son retour aujourd'hui a quelque chose à voir avec le fait que l'Histoire est en panne depuis quelques années. » Novateur ? Prophétique ? On pense à ce que dit l'écrivain dans *Clio* de la responsabilité du lecteur, et du fait que toutes les grandes œuvres sont entre nos mains. On en fait ce qu'on veut. « Nous mettons cette commune mémoire, si précaire, si précieuse, qui incessamment se fait et se défait. » Et il s'effraie à l'idée qu'il pourrait arriver à ces lectures l'aventure effroyable de s'arrêter un jour, ou de se bloquer sur une platine et de tourner en boucle. Ou qu'on décrète la « fermeture » des portes de sa lecture.

Voilà un risque qu'il n'a pas couru lui-même, même s'il en a connu d'autres, et notamment celui des mauvaises lectures.

Claire Daudin, qui préside l'Amitié Charles Péguy et a dirigé la réédition des œuvres poétiques dans La Pléiade, n'est pas mécontente que la date centenaire

(même si l'écrivain détestait les commémorations) ait catalysé de nombreuses actions en France et dans le monde, en Russie, en Pologne, aux Etats-Unis, au Japon, prochainement en Israël (grâce à Yves Avril)... Ce qui attire ? « C'est une école de grande liberté, un des rares auteurs à ouvrir une voie audacieuse. Le refus d'un laïcisme clérical ou dévot, le refus de la confusion entre religion et morale, la remise en cause de l'argent, une façon de s'engager tout à fait libre qui sort de la langue de bois et du dogme, c'est tout cela qui intrigue et séduit. »

UNE OMERTA LEVÉE

Péguy continue d'être tenu à l'écart de l'université et dans le secondaire, alors il resurgit dans le débat public, dans l'édition, dans le spectacle (Michael Lonsdale, Fabrice Luchini). Des politiques et des intellectuels le citent. L'omerta sur lui est levée. Mais, du coup, tout le monde se rue sur lui, et effectivement on y entre comme dans un moulin. Il est vrai qu'il y a beaucoup de moulins dans le moulin de Péguy. « La pensée de Péguy est très foisonnante, dit Claire Daudin, et couvre un large spectre. On ne peut pas reprocher à un catholique intégriste ou à un partisan de l'Ancien Régime d'aimer telle ou telle page, mais on ne peut pas tolérer non plus que tel ou tel l'accapare. Personne n'en est propriétaire. » Et elle ajoute : « Péguy, c'est le Français dans toutes ses contradictions. La gauche libertaire et l'ancienne France, la chrétienté et la volonté d'une cité harmonieuse, l'identité française et l'ouverture à l'universel. »

Salle Victor-Hugo au Sénat. Jean-Pierre Sueur, sénateur socialiste, ancien maire d'Orléans, est un ➤

> féru de Péguy. Il aime jusqu'à ses « moulinades » (« *L'écriture de Péguy, c'est le mouvement même de l'écriture, il ne fait pas de brouillon. Au lieu d'effacer, il corrige à la suite, c'est pourquoi sa littérature est tonique* »). Il a accueilli l'an dernier un colloque au Palais du Luxembourg sur le thème « L'actualité politique de Charles Péguy », auquel participaient René Dosière, François Bayrou, Jacques Julliard, Alain Finkelkraut, dont les actes, réunis par Charles Coutel et Eric Thiers, paraîtront très bientôt.

Comme Jean d'Ormesson, Sueur vous récite par cœur des morceaux d'Eve, pour lui le plus grand poème de la langue française. De 8 000 à 9 000 vers. C'est immense, un monde, un univers. Et c'est son dernier livre, paru en 1913, avec des accents prémonitoires.

MYSTIQUE ET POLITIQUE

Ce qu'il aime chez lui, c'est son côté inclassable. « *Il avait le don de se mettre tout le monde à dos. Les forces politiques de l'Eglise qui ont toujours été contre la mystique, et notamment contre la mystique chrétienne. Profondément laïque, solidaire de l'enseignement public, et en même temps contre le positivisme, contre le scientisme et contre le combisme. Et c'est parce qu'il est inclassable qu'il est terriblement actuel.* » Dans *Notre jeunesse*, il plaide pour sa propre jeunesse, contre Halévy et ses compromissions, sa tendance à soutenir que le temps a passé, qu'il faut relativiser. « *Je vous reproche ce poil de chien battu, vous avez perdu l'idéal !* » tonne l'écrivain dans une adresse que beaucoup de contemporains pourraient prendre pour eux. Oui, certes, il n'y a pas plus grande insulte, chez Péguy, que celle de « parlementaire ». Il plaide contre la dégradation inhérente à l'action politique. Il refuse l'idée que la politique dévore la mystique qui lui a donné naissance. Il écrit : « *Nous avons éteint dans le ciel des étoiles qu'on ne rallume pas !* » Le sénateur socialiste se rebiffe. Il se



CLAIRE DAUDIN
(ci-dessus)
ALAIN FINKIELKRAUT
(ci-contre)



JEAN-PIERRE CHEVÈNEMENT
(ci-dessus)
JEAN-PIERRE SUEUR
(ci-contre)
JACQUES JULLIARD
(à d.)



dit rocardien. Il fait comme il peut. « *Je crois que l'école est libératrice. J'ai voté contre l'article sur la déchéance de la nationalité. Mais c'est un combat constant. Ce sont des questions qui se posent à chaque instant. La politique risque toujours de se perdre.* »
Peut-on être à la fois mystique et politique ? Oui, dirait Péguy. La preuve : Hugo !
Tous péguystes ? Voire ! C'est vrai qu'il a commencé à gauche et a fini à droite. Il a été socialiste et a ferrailé contre son camp. Se disait républicain tout en proclamant que c'était « *notre royaume de France* ». Patriote et universaliste. Catholique

et anticonformiste. Du coup, chacun a pris un bout de Péguy, ou un bout de sa croix. Les héritiers se le disputent à qui mieux mieux. Qui est péguyste et qui ne l'est pas ? Et qui est habilité à délivrer les certificats ? De Bayrou à Guaino, de Chevènement à Julliard, de Finkelkraut à Plénel, de Paul Thibaud à Jean-François Colosimo et de Michel Houellebecq à Yann Moix, tout le monde se l'arrache. Et jusqu'à Wallerand de Saint-Just, tête de liste FN en Ile-de-France aux dernières régionales, qui est allé se recueillir le 11 novembre sur la tombe de Villeroy, en Seine-et-Marne, hommage qui a été mal perçu à Orléans, la ville natale de l'écrivain. Sueur évoque



FRANÇOIS BAYROU



Ce qui explique le retour de Péguy ? Le souci de l'Histoire et du réel. Le refus du conformisme. Le rejet des banalités.

YANN MOIX (à g.)
PAUL THIBAUD
(ci-dessus)

une « *imposture* » et fait le parallèle entre la récupération politique par le FN et celle du régime de Vichy qui avait tenté de l'utiliser de manière abusive (quand l'autre Charles, de Gaulle, disait qu'aucun écrivain ne l'avait « *autant marqué* »).
Ce qui explique son retour, est-ce le fait qu'il était « *assis sur un volcan* », qu'il a été à la confluence des courants de son époque, qu'il a écrit abondamment et sur tous les sujets, et qu'il s'est montré visionnaire dans maints domaines ? Le motif de la modernité. Le souci de l'Histoire et du réel. Le refus du conformisme. Le rejet des banalités. Le rôle de la littérature. L'écrivain comme conscience

critique. Tout cela fait partie de questions qui demeurent on ne plus présentes. Tout comme sa critique, très bergsonienne, des systèmes, de tous les systèmes, ceux qui prennent le parti de mépriser la réalité au nom d'une arrogance intellectuelle ou d'une cécité volontaire.
Son œuvre n'en a pas moins cessé d'être instrumentalisée dans tous les sens. On a cherché à la mettre au service de telle ou telle cause, le socialisme des imbéciles, le patriotisme maurassien, la propagande cléricale, le gauchisme échevelé... Sa pensée de l'événement - d'une extraordinaire acuité - a inspiré les tenants de l'« *heure exacte* » (Alain

Finkelkraut, Jacques Julliard), mais aussi les adeptes de la non-coïncidence du contemporain à lui-même (Gilles Deleuze, Giorgio Agamben, Edwy Plénel), sans parler des adeptes de « *fictions utiles* » qui ont fait beaucoup de dégâts et continuent d'en faire. Quant à Plénel, qui admire l'homme en colère et affirme qu'il le publierait volontiers sur Mediapart, il pourrait s'inspirer de cette phrase de Musil, qui aurait pu tout aussi bien être de la plume de Péguy : « *Pourquoi ce qui arrive a plus d'importance que ce qui n'est pas arrivé ?* »

LA PASSION DE L'ÉVÉNEMENT

Pour arracher cette œuvre à ses multiples détournements, rien de mieux que de relire *Notre jeunesse*. Ne serait-ce que pour les pages sur l'antisémitisme qui demeurent d'une redoutable pertinence et, hélas, d'une actualité qui ne se dément pas !

Une mémoire qui se fait et se défait ? Oui, sans doute. Seul antidote à toutes ces déviations possibles, en revenir à ce livre à l'éternelle jeunesse. On y découvre la fièvre d'agir (« *Les œuvres sont des actes* », disait-il) et sa passion de l'événement. On y apprend qu'une conscience d'homme est un absolu. On y dénonce la désaffection générale du travail et on y plaide pour un socialisme qui, lui aussi, lui surtout, est appelé à sa restauration. On y prévoit les ravages d'une laïcité mal comprise. On y est soucieux de ne pas laisser les idées s'avilir, se corrompre ou sombrer dans les systèmes. On y retrouve le dreyfusard intransigeant, le précurseur de l'amitié judéo-chrétienne et l'ami de Bernard Lazare auquel sont consacrées de si belles pages ! Sur cette amitié et sur ce qui a rapproché les deux hommes, Carole Sandrel parle d'un même caractère, colérique, tempétueux, entier. « *Ils ont tous les deux la nuque raide, tous les deux sont assoiffés d'absolu. Ils partagent la même exigence de justice et de liberté, le même besoin irrépressible de vérité, la détestation de la supériorité des riches sur les pauvres, l'intime conviction qu'il faut vivre indignés.* » ■ S.M.